

Cinéma canadien

Number 103, January 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

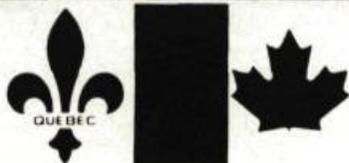
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (103), 31–34.



C I N É M A

CANADIEN

JANVIER 1981

31

FANTASTICA . Dans la chaleur de l'é-té, un immense camion, pris au télé-objectif, dévore lentement une route de campagne verdoyante. Puis un panoramique, alors que le camion passe devant nous, révèle le mot *FANTASTICA* écrit en lettres ornées sur le flanc du mastodonte: caravane du rêve, de la joie et de la folie douce et tendre, la troupe de Lorca apporte l'optimisme et le message de l'Art aux populations déphasées par le progrès et les méchants gros sous.

Trois idées de base se chevauchent (et parfois se heurtent) dans ce nouveau film de Gilles Carle, dont les mérites sont évidents, mais discutables. Tout d'abord, reprenant la formule jadis utilisée avec le succès que l'on sait dans *Cabaret* par Bob Fosse, Carle raconte une histoire d'amour tumultueuse entre Lorca, Paul qui écrit ses chansons, et Euclide, vieux cow-boy de l'écologie, en utilisant chansons et danses pour faire progresser l'action dramatique, l'éclairer ou la souligner. Mais là où la rigueur de Fosse et son sens du découpage faisaient merveille, le montage de Carle et plus probablement son scénario laissent le spectateur sur sa faim. Il s'agit de la répétition d'un numéro musical, ou d'un autre qui ne se termine pas, ou encore d'une chanson commencée dans le numéro et qui se poursuit sous une autre série d'images. En deuxième temps donc, Carle fait une comédie musicale. «J'ai voulu, dit-il, faire un film musical qui serait un plaidoyer pour quelque chose... la beauté, la poésie, la paix, les personnages marginaux contre la répression industrielle, l'architecture des institutions sans pour autant faire un film «musical» militant. J'ai donc demandé à Lewis Furey d'écrire un opéra miniature qui serait un peu comme un plaidoyer secret pour la liberté».

Enfin, le mini-constat social: la construction d'une nouvelle usine par une multinationale gérée par des Anglais sans scrupules (comment pouvait-il en être autrement?) va anéantir le paradis écologique bâti à coup de tendresse et de rêve par un petit homme vivant en harmonie totale avec une nature qu'il aime et respecte. Euclide trouve une complicité agissante chez le garagiste du coin, le fou du village, l'enfant qui vend des météorites et aussi la belle Lorca qui a

découvert le Paradis de la Nature et de l'Amour. Lutte ouverte avec les bulldozers dévastateurs qu'on fait sauter à coup de dynamites technicolorisées... Hélas! le cynique et vénéral Progrès l'emporte, Euclide meurt à l'hospice et Lorca reprend la route, enrichie d'une expérience d'amour qui l'aidera à chanter mieux, vivre mieux, aimer mieux...

Tout le temps du film, je me disais, «Bon, ça va enfin commencer. On va savoir où on s'en va.» Un numéro musical ravissant retient l'attention, les merveilleuses paroles de Furey roulent et s'enroulent autour de votre cœur, quelques images admirables emplissent soudain l'œil et la mémoire. On se souvient de peintres aimés et connus, on admire les images et la maîtrise des cadrages. Constamment, aussi, le charme ombré et un peu vénérable de l'androgyme Furey, à mi-chemin entre Valentino et Gengis-Khan agit, attire et retient. Et Dieu! que ce garçon a du talent! Pour chanter, je ne sais pas. La voix est tantôt rauque et douce, tantôt sèche et véhémence, expressive, mais pas toujours contrôlée (ce qui m'avait frappé dans son spectacle à la Comédie canadienne). Mais pour la musique et les paroles, il est imbattable. Carle l'a bien senti, qui dit: «La musique de Furey contient du classique, du populaire, du «pop», des rythmes qui pourraient s'apparenter à des rythmes de jazz. Inclassable, elle donne pourtant un grand sentiment de modernité. Et elle est si originale qu'elle nous fait souvent oublier la beauté des mots qu'il emploie. Lewis Furey est un poète.» Tout à fait d'accord, et dans *Fantastica*, ce qui m'a accroché, c'est la musique. La musique, mais certainement pas la chorégraphie... Au risque de faire de la peine à un ami déjà éprouvé par une perte cruelle (Larry Gradus a perdu sa femme, partenaire et fondateur du groupe «Entre-Six» récemment), je dois avouer que les petites «stepettes» organisées par Larry pour les séquences dansées sont loin de compte par rapport à la musique, en particulier la scène dans la cafétéria de la fin. Non, décidément, Laure et Furey ne méritaient pas ça! Alors, en définitive, qu'est ce qui ne marche pas? Tous les éléments sont réunis pour provoquer, au sens propre du mot, un happening cinématographique. Et pourtant ça ne passe pas. Pourquoi?

Cela tient surtout, je pense, à la structure

trop lâche du film. Le scénario, tel que conçu par Carle, approuvé avec enthousiasme par Laure, Furey et Reggiani, était bon. Cela a-t-il foiré au découpage ou au montage? Toujours est-il que, dans sa version commerciale, le film paraît trop long, trop confus, mal monté dans sa continuité (je ne parle pas des séquences individuelles qui s'enchaînent parfaitement). Il y a pléthore d'idées et de talent, et Carle n'a pas su, en maître d'oeuvre avisé, couper, élaguer, préciser et rendre linéaire un récit paré de tous les prestiges de la scène, fort intelligent au départ, et mis en vie par des artistes de talent. La mariée, trop belle, a enfanté un être qui chante et danse, mais ne parle pas. J'en suis désolé, parce que l'entreprise, l'énergie dépensée et les talents réunis pour ce film méritaient mieux que cela.

Patrick Schupp

GÉNÉRIQUE: Réalisation: Gilles Carle — Scénario: Gilles Carle et Oscar Paul — Images: François Protat — Musique: Lewis Furey — Interprétation: Carole Laure (Lorca), Lewis Furey (Paul), Serge Reggiani (Euclide Brown), Claudine Auger (Johanne McPherson), John Vernon (Jim McPherson), Denise Filiatrault (Emma), Claude Blanchard (Hector), Donald Pilon (Georges), Gilbert Sicotte (Julien), Guy L'Ecuyer (le chef des pompiers) — Origine: Canada (Québec) — 1980 — 110 minutes.

FINAL ASSIGNMENT . S'il fallait envisager ce film sous son aspect le plus primaire, c'est-à-dire en tant que film de fiction, ou de politique-fiction (puisque le mot est à la mode depuis quelques années), nous pourrions, sans trop nous tromper, affirmer que *Final Assignment* est un film de série, presque fait pour la télévision, un film d'aventures sans trop d'aventures, où la médiocrité n'est apparente que par l'absence de moments forts et où les nombreuses invraisemblances collent à la perfection avec une faiblesse certaine du côté du scénario.

Si, par contre, nous devons prendre ce film par son côté purement anecdotique, c'est-à-dire en choisissant de considérer non pas l'ensemble, mais certains points parsemés dans le récit filmique, nous pourrions découvrir, sous la can-



deur un peu naïve de *Final Assignment*, une ébauche de suspense, une ou deux scènes trop courtes mais vertigineusement enlevées, une réplique écrite et délivrée avec doigté.

Mais ces quelques détails, qui ne devraient même pas être considérés comme des perles (tant au sens propre qu'au sens figuré), ne parviennent pas à sauver ce film de la débâcle.

L'idée originale était pourtant bonne. Misant un peu sur le succès de *The China Syndrome*, les producteurs ont pensé qu'un personnage principal féminin, redresseur de torts incorruptible et scrupuleux, pouvait à lui seul révéler des secrets enfouis, donner au monde sa définition de la vérité et en sortir triomphant. Il fallait donc que ce soit une journaliste (de la télévision, afin de — qui l'eût cru? — faire plus cinéma) qui pût s'acquitter de sa tâche avec un courage exemplaire.

L'ennui, c'est que les responsables de l'idée ont fait passer notre reporter sans peur et sans reproche de l'autre côté du rideau de fer, en Union Soviétique, à Moscou même pas moins. Dès son arrivée (elle accompagne le chef d'état de son pays en visite officielle), elle est repérée par un fonctionnaire chargé de surveiller la presse étrangère et ses agissements. Ledit fonctionnaire la surveille très étroitement et son assiduité est telle qu'il en tombe éperdument amoureux (parce qu'elle est jeune et belle). Notre héroïne trouve également sa compagnie très agréable (parce qu'il est jeune et beau). Leurs opinions politiques et leur conception de la

société juste sont mises à l'écart au profit de belles randonnées dans la nature au cours desquelles un gros plan de leurs mains (s'aidant mutuellement à traverser un cours d'eau) vient souligner la fin de la guerre froide.

Là où tout se gâte, c'est lorsqu'on vient solliciter l'aide de l'Occident. Il faut qu'un microfilm important passe à l'Ouest pour que soient révélées au grand jour des expériences biologiques que la médecine internationale réprouverait. De plus, une petite fille atteinte d'une maladie rare ne pourra être guérie sans l'aide d'un spécialiste californien. Document secret et petite fille doivent donc passer la frontière russo-finlandaise incognito. Non seulement le KGB se laisse avoir à plusieurs reprises, mais de plus, on est témoin d'un échange final invraisemblable: la petite passe à l'Ouest (mais sera-t-elle guérie de son mal?) et les renseignements ultra-secrets sont remis aux autorités soviétiques (mais le fonctionnaire amoureux trouvera-t-il le microfilm dissimulé — eh oui! — dans une poupée?) Comme quoi la politique, comme l'amour, c'est donnant donnant.

L'empirisme de l'histoire est malheureusement accentué par une interprétation indécente et une photographie aux couleurs trop brutes. N'est pas Jane Fonda qui veut et Geneviève Bujold (après *Coma*) devrait se méfier de jouer les justicières. Dans *Final Assignment*, elle sonne faux et son personnage s'auto-détruit à mesure que les minutes s'écoulent. Michael York se démène autant qu'il peut en dépit de sa connaissance de la langue russe. Succombant sous les inepties contenues dans les répliques d'un scénario maladroit, il laisse paraître une sorte d'innocence un peu trop simpliste pour le personnage qu'il est censé représenter. Quant au chef-opérateur John Coquillon, il nous avait habitués à mieux (*The Changeling*).

N.B. Il s'agit d'un film canadien, mais j'ai volontairement éloigné de mon propos toute référence à ce point. Un film est un film.

Maurice Elia

GÉNÉRIQUE: Réalisation: Paul Almond — Scénario: Marc Rosen, d'après une idée originale de Gail Thomson — Images: John Coquillon — Musique: Peter Germyn — Interprétation: Geneviève Bujold (Nicole), Michael York (Lyosha), Burgess Meredith (Zak), Colleen Dewhurst (Valentine), Michelle Mostovoy (Tasha), Richard Gabourie (Bowen), Alexandra Stewart (Samantha) — Origine: Canada — 1980 — 96 minutes.

LES CHIENS CHAUDS • Sur un scénario débile, illustré platement par des interprètes bouffons, parsemé de scènes grivoises, *Les Chiens chauds* est un pénible pensum des plus affligeants. Que ce vulgaire métrage ait reçu l'aide financière de la Société de développement de l'industrie cinématographique et de l'Institut québécois du cinéma, cela est troublant. Mais comme, en tout régime capitaliste, l'argent doit engendrer l'argent, ces mêmes organismes doivent se réjouir puisque près de 200,000 spectateurs, à Montréal, ont versé leur obole pour voir cette inanité. Est-il nécessaire que le cinéma québécois descende si bas pour attirer une si large clientèle? Ce serait à désespérer de son avenir... s'il n'y avait, loin d'un Claude Fournier — qui donne des frissons d'horreur, dit Louise Cousineau — des Arthur Lamothe, Gilles Carle, Pierre Perrault, Jean-Claude Labrecque, Louise Carré, pour ne citer que des cinéastes dont on a vu récemment les oeuvres rafraichissantes. Quant aux *Chiens chauds*, c'est un insipide *fast food* imbibé de colorants douteux. A donner la nausée.

Léo Bonneville

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Claude Fournier — Scénario: Claude Fournier et Marie-José Raymond — Images: Claude Fournier — Musique: Paul Bailargeon — Interprétation: Daniel Pilon (Frank), Monique Lepage (Irene), Gilles Latulippe (Henri), Fiona Reid (Mlle Frappier), Harry Reems (Mr Clean), Paul Berval (Benito Imbrogio), Nicole Morin (Estelle D'Amour), Geoffrey Bowes (Maurice), Jean Lapointe (le parrain) — Origine: Canada — 1980 — 96 minutes.